

COMMENT DEVENIR UNE LÉGENDE

Par **Juan Villoro**

La renommée est un malentendu qui réduit ses favoris à la simplicité. Roberto Bolaño, l'écrivain, l'ami inoubliable est devenu une légende.

Il avait 50 ans quand il est mort en 2003 et nous, ses proches, savions que ses livres allaient perdurer, mais nous ignorions qu'il recevrait quelque chose qu'il n'avait jamais courtisé : une reconnaissance massive. Comment imaginer que la grande prêtresse du *rating* télévisuel, Oprah Winfrey, recommanderait ses livres, que Patti Smith mettrait ses textes en musique et que l'acteur Bruno Ganz le réciterait en allemand ?

J'ai connu à New-York deux jeunes écrivains qui, voulant lire *2666* avant tout le monde, payèrent cinquante dollars pour obtenir une épreuve, et à Mexico, j'ai rencontré une apprentie poétesse, heureuse d'avoir caressé à Blanes un chien qui, d'après ce qu'on lui avait dit, s'approcha encore tout jeune de l'auteur du livre *Les détectives sauvages*.

Nous, ses amis, n'avions jamais douté de Roberto et notre relation était basée sur le naturel et les excès de confiance qu'imposent l'affection et la bonne humeur mais nous ne voyions pas en lui une figure historique.

Nous nous racontions des ragots et nous parlions de choses intimes. Et aujourd'hui, nous nous sentons un peu honteux de ne rien savoir de ce qu'il pensait des grands sujets de l'humanité.

On dit que le père de Leonard Bernstein était très sévère avec son fils. Lorsqu'on lui demanda s'il avait vraiment été aussi strict que ce qu'on disait avec le petit Lenny, il répondit : « Oui, c'est vrai. C'est que je ne savais pas qu'il s'agissait de Leonard Bernstein ! ». Il est arrivé quelque chose de semblable avec l'ami qui chantait du rock and roll, racontait des histoires de tueurs en série et critiquait avec une ironie acerbe les défauts d'autres membres de notre entourage. Nous l'aimions et nous l'admirions, mais nous ne savions pas qu'il serait un mythe. C'est comme avoir été l'ami de Bob Dylan avant qu'il ne fasse ses débuts au festival de Newport et qu'il n'éveille la ferveur des foules.

Roberto vivait en tournant le dos à la célébrité et détestait la notion de « succès ». Il admirait les récits de ceux qui résistent dans des rues sans importance, sur les autoroutes qui ne vont nulle part, dans les maisons vides, au creux des fossés sous la pluie.

Nous nous étions connus en 1976, lors d'une remise de prix pour de jeunes écrivains dans les jardins de l'Université de Mexico. Il avait obtenu la troisième place au concours de poésie et moi la deuxième à celui de conte. L'écrivain chilien Poli Delano était l'un des jurés de ce prix. Je parlais avec lui quand Roberto s'approcha pour échanger des nouvelles sur le Chili et

la résistance à Pinochet. Un vent imaginaire avait mis ses cheveux en désordre, il avait des lunettes rondes et la cigarette aux lèvres : « On m'a donné la troisième place, je crois que je mérite plutôt un avertissement », commenta-t-il avec sarcasme.

Notre amitié s'était nouée instantanément, mais il partit en Europe peu de temps après. Pendant des années, je n'eus plus de nouvelles venant directement de lui sur son aventure. J'avais pu savoir qu'il était allé à Paris, qu'il était passé de la poésie à la prose et qu'il s'était installé sur la côte catalane. J'étais un ami du poète Mario Santiago Papasquiaro, qu'on voit apparaître dans *Les détectives sauvages* avec le nom d'Ulises Lima. Lorsque Mario mourut renversé, en janvier 1998, j'écrivis une nécrologie qui arriva jusqu'à Roberto. Je reçus peu de temps après un appel téléphonique international. Roberto voulait savoir comment s'étaient passées les dernières années du poète qui était le personnage principal de son roman encore inédit à ce moment-là.

En 1998, je ne savais pas qu'il existait en Europe des cartes téléphoniques permettant d'appeler à l'étranger avec d'importantes réductions sur le prix de la communication. Dans ma condition de Mexicain privé des avantages de la globalisation, j'avais cru que cet appel lui coûtait une fortune. Mon ignorance l'avait beaucoup amusé : « Ne t'en fais pas pour ça, je gagne beaucoup d'argent ».

Il venait de publier *Étoile distante*, un roman qui avait éveillé l'intérêt de la critique mais dont les droits d'auteur avaient été plutôt symboliques. Il voulait que je l'imagine dépensant sans compter avec un excès semblable à celui de Joyce distribuant des pourboires démesurés qu'ils voyaient comme l'équivalent monétaire de la force torrentielle de sa production narrative.

Avec cet appel, nos liens d'amitié se renouèrent. Je lui rendis plusieurs fois visite à Blanes et le fréquentai très souvent à partir de 2001, quand je m'installai avec ma famille à Barcelone. Il a rappelé ces retrouvailles dans un texte de son livre *Entre parenthèses*. Il y salue notre destin avec une formule que je ne peux oublier : Pour nous, l'important c'est d'avoir de la mémoire. L'important c'est de pouvoir nous moquer sans ne salir personne de notre sang. L'important, c'est d'être restés debout et pas devenus lâches ni cannibales. »

Je l'ai souvent vu lutter contre la reconnaissance, inquiet de la perte de radicalité et des malentendus que connaissent ceux qui ont du succès. *Les détectives sauvages* remporta le prix *Heralde de Novela* et ensuite le prix *Rómulo Gallegos*, au Venezuela ; ses livres commençaient à être traduits et la critique les saluait. Jusque là, il s'était vanté d'être un *outsider* qui n'avait pas besoin d'autre reconnaissance que sa propre opinion. Je n'ai jamais connu quelqu'un qui soit aussi sûr de son talent. « J'ai été seul pendant des années, mais je ne

me suis jamais senti seul », disait-il en faisant allusion à son éloignement de la communauté littéraire.

Les raisons ne manquent pas pour saluer l'œuvre narrative de Bolaño, où chaque scène a été écrite avec l'intensité de la vie réellement vécue, comme une expérience qui a marqué l'écrivain dans sa chair. Cela est encore plus notable si l'on tient compte de la variété de scénarios que comprend toute l'étendue de son œuvre. Bolaño a fait naître la même sensation de proximité pour parler d'un boxeur noir de Chicago, d'un écrivain argentin solitaire qui écrivit des contes, d'une actrice porno, d'un soldat face au front russe de la Deuxième Guerre mondiale ou d'un prélat chilien complice de la dictature. La complexité morale de ses histoires est une autre marque de fabrique. Dans ses pages, les notions du bien et du mal ne sont jamais évidentes et à certaines occasions, elles paraissent interchangeable. Il ne fait pas que dénoncer l'ignominie ; il en fait un problème intime qui peut être celui de tous.

Son exceptionnel roman, *Étoile distante* met en scène un artiste sophistiqué d'avant-garde qui est aussi un exécuter sadique de la répression. De manière bouleversante, Bolaño montre que l'esthétique peut coexister avec l'indignité. George Steiner s'est demandé plus d'une fois comment les commandants des camps de concentrations nazis pouvaient réciter des vers de Rilke avant de se rendre dans les chambres à gaz. Cet amer paradoxe est exploré avec une douloureuse lucidité dans l'œuvre de Bolaño.

Il est presque impossible de connaître les raisons de la soudaine connexion d'un très bon écrivain avec le grand public. Dans le cas de Bolaño, il semble qu'il y ait au moins trois clefs pour comprendre pourquoi il est devenu aujourd'hui un mythe. La première, c'est sa vie elle-même, en marge des règles établies. Témoin du coup d'état au Chili, il a été victime de la répression, de l'exil, de la pauvreté et de la maladie. Dans toutes ces situations passagères, il a agi avec fermeté, et plus difficile encore, avec une exceptionnelle jouissance de la vie. Sa littérature transmet, au milieu de l'adversité, la vitalité de l'homme cerné de toutes parts avec une force tout aussi exceptionnelle.

La deuxième raison est plus profonde : son esthétique s'est faite l'écho fidèle de cette façon de vivre. *Les détectives sauvages* est un curieux *Bildungsroman* ou le roman d'une éducation sentimentale.

Comme avec *Sur la route* de Jack Kerouac, il raconte l'histoire de deux bons copains qui se déplacent dans une voiture en cherchant le sens de l'existence. Pour Bolaño, le poète est un détective qui enquête sur la vie de façon sauvage et hétérodoxe. Ce qui est particulier, c'est que l'immense majorité de ses personnages s'intéressent à la poésie, mais très peu en écrivent. Tous ses efforts servent surtout à démontrer que la vie peut être un acte poétique. Ses

détectives sauvages n'ont pas besoin de concevoir des vers ; il leur suffit de vivre en imaginant librement pour vivre poétiquement. Pour percevoir quelque chose de différent, il faut faire quelque chose de différent. Mais vers où la route mène-t-elle ? C'est une phrase d'Henry Miller qui nous offre la réponse : « En avant et nulle part. »

Les détectives sauvages sont devenus un manuel du comportement pour les jeunes lecteurs, ce qui, dans la littérature latino-américaine, n'arrivait plus depuis *Rayuela*, de Julio Cortázar, publiée en 1963.

La troisième raison du succès populaire c'est que son roman le plus connu est une œuvre collective, racontée par des voix qui entrent dans le livre et en sortent comme la foule qui se rend dans un stade. Ce n'est pas l'histoire d'un artiste qui se tient à l'écart. C'est la saga d'une tribu. Lire le livre signifie que l'on appartient à une confrérie, celle de ceux qui veulent comprendre le monde autrement pour pouvoir le changer. *Les détectives sauvages* a la condition d'un feu de bois en plein le désert qui réunit les vagabonds venus de nombreux endroits. Il n'est pas possible de le lire sans sentir que l'on a aussi soi-même une histoire à raconter.

Bien au-delà de ces hypothèses, s'élève l'insondable mystère qui accompagne toujours un grand auteur. Nous ne finirons jamais de répondre aux devinettes que posa l'inoubliable Roberto Bolaño.

L'été de sa mort, Mars n'avait jamais été si proche de la Terre. L'air était en feu. À Barcelone, les personnes âgées avaient peur de mourir d'un « coup de chaleur. »

Le 28 avril, nous avons fêté ses cinquante ans. Comme toujours, il plaisanta sur la maladie qui ne lui laissait aucun répit et nous, ses amis, une fois encore, nous avons pensé qu'il avait une mauvaise santé mais une santé de fer avec d'atroces souffrances difficiles à supporter qui ne l'empêchaient pas d'écrire sans relâche. Quelques mois plus tard, nous nous retrouvâmes, les mêmes amis, au funérarium de *Les Corts* à Barcelone pour dire adieu au détective sauvage.

Roberto ne voulait pas inspirer la compassion. Il aimait se comparer à un *marine* entraîné à survivre n'importe où. Il ne reconnaissait aucun maître et n'acceptait pas d'avoir de disciple. C'était un loup solitaire. Dans les réunions littéraires, il donnait rarement raison à quelqu'un, et, si lors de la réunion suivante il entendait défendre le point de vue qu'il avait défendu, il changeait d'opinion. Dans une entrevue mémorable, Mónica Maristany lui avait demandé : « Pourquoi soutenez-vous toujours le contraire de ce que l'on dit ? » Roberto, répondit imperturbable : « Moi, je ne soutiens jamais le contraire de ce que l'on dit. »

Il n'admettait pas non plus le moindre commentaire négatif sur le Mexique. Il avait idéalisé le pays où il devint écrivain et qui lui apporta le décor de ses plus longs romans. Le dernier mot de 2666 c'est justement « Mexique ».

Il avait reçu plusieurs invitations pour revenir au « *Distrito Federal* » mais il n'en accepta aucune. « J'ai peur d'y mourir », disait-il comme s'il était un personnage de *Sous le volcan* ou *Le serpent à plumes*. Je crois plutôt qu'il refusait d'y revenir par crainte de démythifier le territoire qu'il avait créé avec la distance en se servant de toute la richesse de sa mémoire imaginative. Nous connaissions de nombreux épisodes de *Les détectives sauvages* avant qu'il ne les raconte, pour avoir été vécus par des amis communs, mais nous pensions que le meilleur de ce passé était déjà révolu. Roberto sut comprendre la force cachée dans ses trames et il leur attribua une dimension épique.

S'il était revenu au Mexique, il aurait sûrement été déçu de ne pas y trouver la force hallucinante de son roman, comme d'autres ont été déçus de ne pas trouver dans les rues d'Alexandrie la magie et la sensualité que Lawrence Durrell leur attribue dans son célèbre *Quatuor*.

Sur la plage de Blanes, où il vivait, se dresse le premier rocher de la Costa Brava. Il aimait montrer ce roc comme s'il voulait se comparer à lui. Une pierre inexpugnable. Il était plus fier de son éthique de vie que de ses résultats littéraires. Il fit toutes sortes de métiers sans ne jamais s'en plaindre le moins du monde. Il fut veilleur de nuit dans un camping et tint un magasin qui vendait des écharpes. Pendant des années, il participa à des concours littéraires de province. Ce n'était pas le prestige de ces prix régionaux qui l'intéressait mais l'argent qui pouvait contribuer à payer ses dépenses. Il définissait son activité de participant à ces concours comme celle d'un Peau-rouge, celle d'un intrépide « chasseur de scalps ».

Passionné par les stratégies guerrières, il avait pensé à une compilation dans une *Anthologie militaire de la littérature latino-américaine*, où il classerait les habiletés des écrivains en les répartissant par groupes d'assaut : infanterie, artillerie, parachutisme, etc. Il y avait quelque chose d'un jeu d'enfant dans son illusion de s'imaginer en *marine*, en Peau-rouge ou en détective enquêtant sur des homicides.

Je me souviens du soir où il donna une conférence à la *Casa Amèrica* de Catalogne. Au moment des questions posées par l'assistance, quelqu'un voulut savoir quelle était la qualité qu'il appréciait le plus chez un être humain. Roberto répondit sans hésiter : le courage. Même s'il était un spécialiste éclairé des campagnes militaires, pour lui, le courage devait moins dépendre des dangers de la guerre que de la fermeté morale, de la fidélité envers soi-même et de la capacité de résister aux tentations et aux abus de l'époque.

Il était vraiment difficile de l'imaginer comme quelqu'un de fragile. Même si nous savions qu'il était malade, sa mort ne pouvait que nous surprendre. Peu de temps avant qu'elle ne survienne, il m'avait téléphoné pour commenter un livre qu'il venait de lire, *Todo modo*, de l'écrivain sicilien Leonardo Sciacia ; un personnage l'avait particulièrement captivé : le prêtre Gaetano. Après avoir connu le vaste répertoire de l'expérience humaine, le père déclare qu'il ne lui manque que le dernier baptême, celui de la mort. Roberto s'était exclamé avec admiration : « Quelle phrase ! »

Quelques mois après, en recevant la bouleversante nouvelle de la mort de Roberto, ce dialogue prit une force rétrospective. L'air était toujours brûlant à cause de l'été, mais la pluie tomba tout à coup avec une « puissante lenteur » comme dans un conte de Borges. Le climat paraissait une expansion du dernier baptême de Roberto Bolaño.

Dans les dix ans passés depuis sa mort, beaucoup de ses mots me reviennent à l'heure de l'insomnie, au petit matin, quand il était plus éveillé que quiconque. L'horaire de travail de Roberto était celui d'un vampire. Il se réveillait l'après-midi et pour se chauffer, il appelait ses amis. Il n'est pas courant à Barcelone que les gens se servent de leur téléphone uniquement pour le plaisir de parler. Les appels ont toujours un but utilitaire. Roberto préférait parler avec ses amis latino-américains. Nous, par contre, nous ne voyions pas le téléphone comme un moyen de communication mais comme un lieu de réunion. Et soudain il parlait d'une actrice qui lui plaisait, il racontait un rêve, décrivait un mouvement militaire dans la bataille de Borodino ou voulait savoir comment allait ma fillette. Puis il raccrochait et s'enfonçait dans sa nuit d'écriture.

Il se comportait comme un ami très attentionné mais détestait les relations publiques. Chaque fois qu'il sentait le danger d'être accepté par l'*establishment*, il écrivait un texte furibond contre un écrivain célèbre. C'était sa façon quelque peu ingénue et souvent cruelle de préserver son indépendance. Le livre *Entre parenthèses* réunit les textes où ceux qui comptons parmi ses amis sommes portés aux nues avec la même passion, que nous ne méritons sûrement pas, que celle mise pour fustiger ses ennemis. Ces dérapages servaient de système d'alarme contre la reconnaissance officielle. Bolaño voulait être lu sans perdre de sa radicalité. Il n'aspirait pas à devenir célèbre. Il n'aspirait même pas à être reconnu comme un « auteur distingué ».

Mais le monde est souvent ébloui par ce qui lui résiste et la postérité en a fait une légende. La renommée est une équivoque : l'asocial Kafka est dans toutes les *boutiques* de Prague, le visage de Che Guevara vend des millions de tee-shirts et Bolaño est la superstar qui a vécu pour ne pas l'être.

Après le surprenant succès de *Sous le volcan*, Malcolm Lowry écrivit un poème qui reflète ce que Roberto ressentait pour la reconnaissance. José Emilio Pacheco l'a porté d'admirable manière au castillan. Les deux premiers vers sont :

« C'est un désastre le succès
Plus profond que ta maison en flammes consumée. »

Et il conclue plus loin :

« Ah, que ne m'eût point trahi l'étreinte du triomphe ».

Bolaño refusait les fanfares médiatiques et les triomphes de la société de marché, mais il ne cultivait pas l'échec pour autant. Si ses amis menaçaient de devenir des « fainéants de mansarde », il les priait instamment de redoubler d'efforts dans leur travail ; il adressait des plaisanteries qu'il jugeait thérapeutiques à ceux qui paraissaient être sur le point de « triompher » ; c'était aussi l'occasion de casser les pieds, l'une de ses habiletés les plus développées.

Dans ses histoires il célèbre les « poètes de la vie », des êtres sensibles dont l'œuvre unique est le désir d'aventure. Lui, par contre, s'imposait une discipline spartiate. Il n'avait pas de chauffage et il lui arrivait souvent, à l'aube, de devoir écrire avec des gants. Quel épuisement devait-il supporter pour écrire sur ceux qui ne travaillent pas ! Il n'en exigeait pas autant des autres, mais il gardait un œil vigilant pour superviser notre travail. Pour lui, l'accomplissement du métier représentait une morale.

Nous avons plusieurs fois parlé ensemble d'un fait curieux : la seule preuve indiscutable du talent est de croire que le texte a été écrit par un autre. Cette autonomie de la voix révèle que l'œuvre vit pour son compte. Peut-on être fier d'un registre qui est étranger ? Eh bien d'une certaine façon, on peut dire que oui.

Que penserait-il de sa postérité triomphale ? Il en sourirait sûrement comme qui commet une dernière facétie, comprenant que la renommée est une autre des riches confusions auxquelles le destin l'avait soumis.

Dans la mystification qui le voit comme le Jim Morrison de l'écriture, la plus grande erreur que l'on puisse commettre c'est de penser qu'il a sacrifié sa vie pour le roman. Il n'a pas voulu être un martyr. Il a été un survivant.

Bolaño, auteur rétif à toute forme de reconnaissance, occupe aujourd'hui une place *fashion*. Aucun grand auteur n'est étranger aux excès de la reconnaissance, des *misreadings*, des surinterprétations et des fictions sur sa vie.

Les détectives sauvages est destiné à devoir se soumettre à toute sorte d'adaptations allant du théâtre au cinéma, en passant par la radio et jusqu'à la possible production d'un *Los detectives salvajes on ice*.

S'il était parmi nous, Roberto Bolaño regarderait intrigué son singulier destin, il hausserait les épaules devant tout ce que nous disons de lui, allumerait une cigarette et poursuivrait sa route, imperturbable.